Sylvie Girard

Le parfum du Démon

Un écrivain nommé Barbey d'Aurevilly



Hermé

67

Le parfum du Démon

8° L n° 27
95192

92

Sylvie Girard

Le parfum du Démon

Un écrivain nommé Barbey d'Aurevilly

235

Hermé

DI - 31-10-1986 - 30300



Si vous souhaitez être tenu au courant
des publications de l'éditeur de cet ouvrage,
il vous suffit d'adresser votre carte de visite,
ou vos nom et adresse, à :
Editions Hermé, 3, rue du Regard, 75006 Paris.
Vous recevrez régulièrement,
sans engagement de votre part,
nos catalogues et bulletins d'informations
sur toutes nos nouveautés.

Direction éditoriale : Jean-Jacques Brisebarre
Fabrication : William Baguet, Claire Svirmickas
Maquette de couverture : Daniel Leprince
© Éditions Hermé, 1986
3, rue du Regard, 75006 Paris
ISBN : 2-86665-051-4

« Un artiste, un homme vraiment digne de ce grand nom, doit posséder quelque chose d'essentiellement *sui generis*, par la grâce de quoi il est *lui* et non un autre. »

Charles Baudelaire, *l'Art romantique*.

« ... cette conviction que la vie humaine n'est plus qu'un incertain combat livré entre l'enfer et le ciel... »

J.-K. Huysmans, *A Rebours*.

« La plus belle destinée : avoir du génie et être obscur. »

Barbey d'Aurevilly, *Pensées détachées*, LXIII.

I

Rendez-vous chez *Corazza*

Le carillon aigrelet d'une pendule vient de sonner neuf coups presque hésitants. Par la fenêtre entrouverte d'une chambre, au quatrième étage d'un petit hôtel de la rue de Port-Mahon, entre la rue des Petits-Champs et le boulevard de Gand, une rumeur confuse de matinée d'été pénètre sans se gêner jusqu'à un vaste lit qui occupe tout un angle de la pièce. La glace qui surmonte la cheminée renvoie l'image infléchie d'un homme enroulé dans ses draps, tandis que la courtepointe a glissé à terre. Dans ses plis, un mince poignard laisse voir sa lame effilée, à demi tirée d'une gaine en maroquin frappé d'entrelacs dorés.

Un châle d'indienne jeté sur un fauteuil rutile sous les rayons du soleil de juillet qui pousse ses pinceaux indiscrets jusque dans les recoins poussiéreux de la mansarde. Les marques de la bohème la plus insouciante se lisent sur les piles de revues éparpillées sur le tapis. Parmi elles, un grand éventail noir déploie sa frange de plumes près d'un mouchoir aux dentelles froissées. Sur l'appui de la fenêtre, un carafon de porto débouché voisine avec des bâtons de cire grenat et or, qui mêlent leurs boursouflures dans la coupe d'un bougeoir en verre de Venise.

L'homme s'ébroue dans le lit avec des grognements indistincts. Ouvrant largement les bras, il s'étire en serrant les poings. Bientôt son regard étincelant balaie une petite table ronde, à gauche de son pied qui pointe sous une cape noire dont il a drapé le montant du lit avant de s'y coucher. Au milieu des flacons de parfum et des cravates mal dénouées, une liasse de papiers et de lettres s'éparpille sur un livre qu'un miroir à main enchâssé

d'ébène maintient ouvert. Dans une mince flûte d'opaline, une énorme rose rouge ploie sous ses derniers fastes. Aussitôt, cette nature morte fait naître un sourire sur les lèvres de l'homme à peine éveillé. Sa chevelure noire retombe en mèches encore brouillonnes sur ses tempes où déjà le sang fait palpiter la vie.

— *Vanitas*! murmure-t-il dans un profond bâillement, assez vorace toutefois pour démentir une parole aussi désabusée.

Une minute plus tôt, un rêve glorieux et fou faisait de lui le Pindare du nouveau lyrisme, le digne émule du divin Lamartine. Mais le songe n'est pas encore dissipé...

— Vite, de quoi écrire! s'exclame-t-il à voix haute, tout en jouant avec son petit poignard, qu'il a distraitement ramassé par terre. Ô oubli, ô indifférence, ô paresse, ô mes trois démons! profère-t-il renversé sur ses oreillers, en creusant les reins avec volupté, les yeux mi-clos.

A peine émerge-t-il du sommeil qu'il est tenaillé par l'impérieuse nécessité de fixer sur le papier les quelques bribes sublimes qui planent encore dans son esprit. D'une fine bouche aux lèvres bien dessinées, il mordille sa moustache tombante. Le souffle court, la narine frémissante, il se redresse d'un bond, saisit une plume et fait gicler des mouchetures d'encre sur le pan de sa chemise en ouvrant un petit godet de porcelaine. Après avoir lancé un vigoureux coup de coude dans ses coussins, il jette plusieurs lignes sur une grande feuille, en la lissant du plat de la main sur le carton à dessin qui lui sert d'écritoire, appuyé contre ses genoux repliés. Vite, il faut rattraper l'éblouissante vision de son œuvre future... Sourd aux bruits prosaïques de la rue qui résonne des appels croisés d'un rempailleur de chaises et d'un astiqueur de cuivres, il aligne dix vers d'un seul jet. Puis il s'interrompt soudain dans un frissonnement qui s'achève sur un soupir et pousse une exclamation de dépit. Il se met alors à torturer sa moustache de ses longs doigts fuselés. Un geste d'impatience irritée fait tomber son oreiller, tandis qu'il se heurte brutalement l'épaule au montant du lit. Les sourcils tragiquement froncés sur ses yeux noirs, la bouche amère, il rature sans pitié le papier dans un grincement appuyé, avant de se laisser lourdement retomber sur le côté.

— Non, non, ce n'est pas cela, gronde-t-il. Hélas, il n'y a rien de plus beau que ce que nous ne voyons plus...

Il tremblait d'émotion contenue, quelques secondes plus tôt,

et le voilà qui s'abandonne au découragement, le revers de la main posé sur le front, le regard fixé au plafond, avec une expression de mélancolie et de regret répandue sur le visage. Il a repris son poignard qu'il s'amuse à sortir et à rentrer machinalement dans son étui. Une pensée lui vient alors à l'esprit, qu'il scande à voix basse :

— Il n'y a de vrai dans la vie que les chimères que nous rêvons. Aussi finissent-elles toutes en douleur.

On entend un enfant chantonner dans une pièce voisine. Dehors, une bande de moineaux poursuit un dialogue têtu de pépiements bavards et bruyants. En bas dans la rue, une dispute entre deux cochers fait aboyer un chien. Alors, dans un imperceptible bruissement, sur le guéridon près du lit, la rose rouge vient de mourir et ses pétales pourpres tombent en pluie sur le tapis, près d'une corbeille de vannerie où trois pêches côtoient une paire de gants de chevreau blanc garnis de manchettes.

— Ah ! Si elle était là... Vivre avec elle, ne sentir, ne penser qu'ensemble, se perdre dans une même étreinte... Mais je suis de ceux qui croient que tous les amours sont tués par l'absence ! Ou peuvent l'être ! Ce n'est qu'une question de temps...

Tandis que sur Paris le soleil de juillet 1837 semble redoubler d'ardeur, la faiblesse passagère du poète fait place à une virulente amertume. En froissant dans ses doigts les pétales de la rose qui s'écrasent avec une odeur fade, il reprend son papier et le tend devant lui à bout de bras.

— Vulgaire, mon cher Barbey ! se moque-t-il à haute voix. Quel artifice ! Quelle affectation ! Quelle prétention outrée ! Et l'on veut révéler la face cachée des choses... Et l'on veut dire la beauté du monde... Rimailleur intempérant ! Pantin emphatique ! Sot, insipide et pédant !

C'est alors que quelques coups frappés à la porte interrompent net cette autocritique frénétique entrecoupée de ricanements sonores.

— C'est toi, Maurice ? lance-t-il à l'aveuglette. Entre ! ajoute-t-il autoritaire et de nouveau enjoué, fourrageant dans sa chevelure d'un geste emporté des deux mains.

Son humeur sombre s'évanouit comme par enchantement et il mord goulûment dans une pêche mûre, qui laisse couler son jus sucré entre ses doigts. Quel bon prétexte que cette intervention pour repousser à plus tard le dur effort de la création ! Le

crissement d'une plume dans la solitude d'une chambre meublée, quelle épreuve quand on est sûr, absolument sûr d'être élu pour imposer son génie à Paris, au monde ! Mais après tout, qu'importe la chute d'inspiration ! Savoir qu'on est une force console de bien des choses. La conscience de soi ne vaut-elle pas mieux que la gloire ? En attendant... Et qu'importe aussi ce misérable décor d'hôtel garni. Au numéro 9 de la rue de Port-Mahon, l'Hôtel de Neustrie n'a de splendide que son nom. Le seul atout qu'il présente, aux yeux de Jules-Amédée Barbey, est d'être situé à proximité immédiate du Boulevard, le boulevard de Gand, qui ne s'appelle pas encore des Italiens, lieu privilégié des parades et des assauts de l'esprit, du beau monde et de l'élégance.

Ce Rastignac de vingt-neuf ans a déjà publié une nouvelle, quelques poèmes et un ou deux articles, il a fondé dans sa province normande deux éphémères revues qui n'ont connu que trois numéros chacune, puis soutenu une thèse de droit sur « Les causes qui suspendent le cours de la prescription ». Partagé entre ses élans littéraires et sa vocation manquée de militaire, ses conquêtes de dandy et les études que lui impose son père, il s'est finalement brouillé avec sa famille, a quitté son Cotentin natal et tente d'oublier à Paris un impossible amour avec sa cousine par alliance, la sublime Louise qui, à jamais, restera « Elle », et rien de plus.

Il vient de se réveiller dans la ville où tous les possibles sont possibles. Son ami, son confident, son frère de cœur, son ancien camarade de collège, Maurice de Guérin, vient partager son petit lever. Ayant saisi au vol une ample robe de chambre de velours safran doublée de satin vert mousse, qu'il jette sur ses épaules plus par goût de la mise en scène que par nécessité, il bondit jusqu'à la porte et l'ouvre en grand dans une envolée théâtrale.

— Que Phœbus t'inonde de ses rayons, cher Maurice ! Tu arrives à point nommé pour tordre le cou à ma muse rebelle. Finalement, toutes les femmes sont pareilles. Il faut les attacher comme des draperies, avec des clous et un marteau ! C'est à ce prix-là qu'elles restent !

— Allons, Barbey ! réplique le nouveau venu. Il n'y a jamais qu'une femme qui puisse guérir d'une autre femme : seul le diamant peut rayer le diamant, fait-il d'une voix douce et claire avant de passer le seuil.

Jules-Amédée est grand et svelte. Il se tient droit par instinct,

il marche à grandes enjambées et frappe le sol du talon même lorsqu'il est en pantoufles. Sa chevelure et sa moustache noires, sa taille mince, ses yeux volontiers foudroyants et son nez busqué tiendraient presque du Castillan. Maurice, qui vient d'entrer dans la mansarde et va s'accouder à la cheminée, le sourire aux lèvres, offre une image inverse : aussi blond que son ami est brun, gracieux et délié dans ses gestes et son expression, mystique de nature, de santé délicate et souvent pensif, il semble présenter comme un miroir à Barbey, où celui-ci jette son feu et sa flamme, ses impatiences et ses désirs, ses colères et ses désespoirs.

Maurice est déjà vêtu de pied en cap pour sortir sur le Boulevard. D'une élégance recherchée mais qui reste discrète, appuyé nonchalamment sur une canne à pommeau d'ivoire en tête de chimère — il en fait collection —, le pied légèrement pointé en avant, il dévisage Barbey qui, les poings sur les hanches, s'écrie avec fougue :

— Ta fragile nature s'est-elle permis la débauche de quelques gouttes de café dans une coupe de lait ? Moi, je viens de mordre une pêche succulente et ma tête se délivre lentement des affres d'une nuit trop riche en rêves.

D'un air détaché, tout en grignotant quelques fragments de sucre de cerise oubliés dans une soucoupe de faïence avec une tranche de brioche rassise, Maurice laisse passer quelques secondes, puis il demande :

— Aurais-tu oublié notre rendez-vous chez *Corazza* à midi, avec Gaudin et le mystérieux Lasnier ?

— Ne suis-je pas debout ? répond Jules-Amédée avec d'autant plus de mauvaise foi qu'il lui faut toujours deux bonnes heures pour soigner sa toilette et sa mise, entrecoupées de confidences et de souvenirs, de projets et de rêves échangés avec cet ami qui le comprend si bien.

— Que penses-tu de la marquise de Mézeray qui chipotait son sorbet, hier soir au *Café Anglais* ? reprend Barbey en saisissant un flacon d'eau de senteur qu'il se renverse dans le cou avec un geste sensuel.

Des fragrances de musc et de jasmin envahissent la chambre ensoleillée, tandis que Maurice reste pensif et silencieux.

— As-tu remarqué ses cheveux noirs et ses mains blanches sillonnées de veines bleues ? continue son ami. Bien expressives... Il y a de la fièvre dans ces mains-là. Et ses yeux bistrés jusqu'aux

tempes qui doivent couver des orages... Carissimo Maurizio, qu'en dis-tu ? Et ce maudit coiffeur qui n'arrive pas ! ajoute-t-il en piétinant d'impatience.

— Un abîme de glace dans un cratère, voilà ta marquise, réplique enfin Maurice. Et disant des faussetés à pleine bouche. Je te croyais séduit par les épaules nacrées et la chute de reins bien arquée de mademoiselle Dora...

— Ce joli mois de mai dans sa robe rose, toute cuirassée de perles et de satin blanc ? Pas assez de feu ! Vois-tu, Maurice, il faut qu'une femme sache remuer en moi un je-ne-sais-quoi de léonin. Et puis en amour, jeter des bombes et envoyer des boulets rouges me plaît toujours plus que de piller la ville ! Ah ! Voici l'indispensable artiste, s'interrompt-il en ouvrant les bras au coiffeur tant attendu, qui lui rend visite presque chaque matin.

Tandis que chauffent les fers à friser, seuls capables de donner à la chevelure du dandy l'harmonie savante qu'elle réclame selon l'effet à produire, les deux amis reprennent l'un de leurs sujets de conversation favoris.

— La moquerie de soi-même, c'est le seul moyen d'échapper à la solitude et à l'ennui, déclare Barbey en fronçant le sourcil, le regard fixé intensément sur le reflet que lui renvoie son miroir. Plus haut la boucle ! ordonne-t-il. Et moins ondulée ! Il ne s'agit pas de séduire un parterre de violettes en buvant de l'eau sucrée, mais de convaincre un éditeur ! As-tu compris, Figaro ?

Le coiffeur soupire sans répondre, habitué aux exigences de son client, alors que Maurice, à demi étendu sur le lit défait, a ouvert un livre.

— Quelle belle idée tu as eue de faire relier cet immortel volume de monsieur de Vigny, dit-il en suivant du doigt le titre de l'ouvrage qu'il tient de la main gauche : *Servitude et grandeur militaires*...

— N'est-ce pas ? s'exclame Barbey. On devrait l'imprimer aux frais de l'Etat et le faire lire dans toutes les casernes de France. Ce serait comme une éducation de l'honneur ! Avec cela, notre glorieux Vigny pouvait même se dispenser de l'immense talent qu'il a montré dans *Stello*.

— Victime de toutes les sociétés et de tous les régimes, le poète reste à jamais seul, et nul ne l'a mieux dit que Vigny dans *Stello*, reprend Maurice à mi-voix.

Sensible à la profonde tristesse qui transparaît dans cet aveu, Jules-Amédée se retourne vers son ami :

— Jurons-nous une chose, Maurice ! Ne jamais croire qu'à ce qui est rare, à ce qui est grand : les grands esprits, les grands caractères, les grands poètes ! Qu'importe le reste !

Barbey est en train d'enfiler son pantalon, un nouveau modèle ajusté à l'extrême, qui menace de craquer aux coutures lorsqu'il le tend à la limite par ses sous-pieds.

— Que penses-tu de cette étoffe ? fait-il impromptu. Il m'a fallu trois entrevues avec le maître coupeur pour fixer mon choix sur ce dessin et ce pli, confie-t-il d'un air grave. Mais je ne suis pas mécontent du résultat... Et maintenant, coiffeur, enlevez-moi vos papillotes ! Et toi, Maurice, aide-moi à choisir mon gilet.

Ils se connaissent tous les deux depuis dix ans, lorsque Barbey est venu achever ses études à Paris, au collège Stanislas, et qu'ils ont découvert ensemble, en vibrant à l'unisson, Walter Scott, Musset et Byron. La vie les a séparés, puis, après quatre ans passés à Caen, Barbey a renoué avec la vie parisienne, et la camaraderie qui l'unissait à Guérin s'est muée en une amitié étroite. Ils aiment se livrer à ces grandes dissertations philosophiques et poétiques qui les tiennent éveillés jusqu'à l'aube, après une soirée au théâtre ou un dîner chez quelque amphitryon soucieux d'avoir à sa table de jeunes beaux esprits habiles à parler aux dames.

Jules-Amédée aime entraîner Maurice dans la ronde de ses plaisirs qu'il appelle ironiquement ses « sardanapaleries ». Il lui a communiqué le goût de la toilette et du colifichet. Il a transformé le jeune poète solitaire et secret en homme du monde galant, et c'est avec le plus grand sérieux que les deux amis discutent de la teinte d'un gilet par rapport à celle de la veste, sujet qui mérite à leurs yeux la même passion exclusive que le regard d'une femme ou la chute d'un sonnet.

— Un artiste, ce Dusautoy, j'aime à le répéter ! Aucun tailleur comme lui n'évite aussi bien l'excentricité que la banalité, remarque Barbey en bombant le torse, les deux mains plaquées sur les reins, tandis qu'il a bouclé son haut ceinturon formant plastron.

Le coiffeur vient de repartir et Maurice a étalé sur le lit quatre ou cinq gilets extravagants de hardiesse par leur forme et leurs couleurs. Ce sont de véritables pourpoints à revers montants qui

flamboient de teintes savantes, et Guérin les énumère lentement à haute voix :

— Rouge cardinal, bouton d'or, turquoise antique, cuisse de nymphe effarouchée, gorge de pigeon ?

— Avec cette redingote qui hésite entre le gris fumée d'incendie et le brun poussière de ruine, je balance, Maurice. Je balance entre le ponceau et le garance qui sont encore dans mon armoire, répond Barbey le sourcil froncé, en ajustant pour la dixième fois la bande de soie orange et strictement verticale qui s'enlève sur les carreaux noirs et blancs de l'étoffe de son pantalon. Le ponceau manque d'étincelle, mais le garance me semble trop vif... Maurice, lequel prendre ?

Guérin s'est assis à nouveau dans un fauteuil. Il en a extrait un grand feutre de mousquetaire dont il caresse doucement les plumes azurées, tout en prenant le temps de contempler la fière silhouette de son ami.

— Prends le rouge franc, couleur d'audace. C'est la nuance dont tu as besoin aujourd'hui, Barbey, répond-il d'une voix légère.

Ce dernier virevolte comme un danseur et frappe dans ses mains d'un geste vif.

— Le rouge qui va subjuguer les timides et gagner les batailles ! Tu as mille fois raison, Maurice. Et puis en bas j'achèterai chez cette gentille Victorine une rose écarlate qui devra se marier à la rutilance de ce gilet ! La rose à la boutonnière, Maurice ! C'est l'ordre de la Jarretière de cette grande souveraine qu'on appelle...

— ... La nature ! réplique son ami d'un ton inspiré. Sais-tu, ami, que je ressens, que j'aime la nature comme un Grec d'avant le christianisme ? Seule la fusion la plus intime entre les impressions calmes et puissantes de la nature et les rêveries orageuses du cœur peut engendrer cette disposition de l'âme que je voudrais retenir le plus longtemps possible.

— Pour un esprit rêveur, inquiet et tourmenté par le génie comme le tien, je sais que c'est la conjoncture la plus désirable, reprend Barbey.

Il est occupé à s'entourer le cou d'une vaste cravate de mousseline noire rehaussée d'or, dont les dizaines de plis se mêlent aux dentelles qui garnissent les larges revers de sa redingote juponnée. Tout à coup, il se retourne vers Maurice et lui saisit le bras avec force :

— Tes poèmes sont comme des flots de cristal sonore et lumi-

neux, Maurice ! Ils seront un jour objet d'admiration, je le jure ! Ils trouveront place parmi les sublimités de la langue française, clame Barbey avec un mélange de fierté, celle de connaître un authentique poète qui de plus est son ami, et de provocation, car son désir profond est de les faire publier, de les imposer à son époque, en même temps que ses propres écrits.

A nouveau absorbé par les soins minutieux de sa toilette, il continue avec du sarcasme dans la voix :

— C'est Vauvenargues, le trop vanté Vauvenargues, qui a proféré ce mot de professeur : « Ce n'est pas assez d'avoir des facultés, il faut en avoir l'économie. » Entends-tu cela, Maurice ? fait-il en envoyant d'une pichenette une papillote à l'autre bout de la pièce. Ce genre de formule ravit les pédants et fait fortune dans les salons. Mais toute économie des facultés n'est qu'une économie de bouts de chandelle ! tonne-t-il soudain avec emportement. Quand on a des torches, on n'économise pas les bougies ! Est-ce que Byron économisait, lui ?

Maurice a écouté l'envolée cinglante de son ami, puis il reprend avec un accent de profonde conviction dans la voix :

— Ce que j'écris, ce que j'ai écrit et ce que j'écrirai ne vaudra jamais que le sommeil d'un atome. Ma plume, en traçant sur le papier ces vaines pensées qui m'agitent, trouble toujours quelque arrangement secret de l'univers dont nous ne percerons jamais les mystères.

Bouleversé par la touchante sincérité de ce propos qui fait écho à ses propres préoccupations, Barbey soulève Maurice de son fauteuil et l'étreint violemment, puis il lance avec une gaieté un peu forcée, celle qu'il affiche pour garder la maîtrise de ses réactions :

— La Dordogne ensoleillée chère à ton cœur est aussi loin des terrasses de café du Boulevard que les pommiers normands le sont des éventails et des parfums de madame Geslin. Mais c'est à moi, maintenant, de te rappeler notre rendez-vous. A midi, n'est-ce pas ? Chez *Corazza* ? Ne tardons plus. Au fait, quel jour sommes-nous ?

— Le 28 juillet 1837 exactement, répond Guérin en jouant distraitement du pied avec une boule de billard arrêtée par un pli du tapis.

— Le 28 juillet ? s'exclame Barbey en dénouant avec emportement la cravate dont il venait tout juste d'arranger les plis avec la plus grande minutie.

— Mais que fais-tu ? s'étonne Maurice.

— Je change de cravate ! Il y a sept ans, Guérin, une poignée de braillards et de faquins renversait une dynastie vieillotte, ingrate, certes, mais qui avait connu ses heures de gloire et de grandeur. Et que nous ont-ils donné en échange ?

— La démocratie, réplique Maurice, qui connaît bien son ami et lui jette ce mot comme un os à un chien joueur.

— Oui, la démocratie ! ricane Barbey ostensiblement. Cette souveraineté du vulgaire ! Je puis en parler savamment, j'ai été parmi ses partisans et je l'ai vue à l'œuvre. Le 3 octobre 1829, fait-il solennellement, à la mort de mon oncle Jean-François Barbey d'Aurevilly, par pures convictions démocratiques, scande-t-il le doigt levé, j'ai refusé de reprendre le nom. Pose et provocation immature !

— La bourgeoisie libérale a simplement recueilli les fruits de la victoire populaire, ajoute Maurice avec philosophie.

— Eh bien, en l'honneur de leurs Trois prétendues Glorieuses, je décide d'arborer ce large foulard blanc bordé de vert ! Allons maintenant toiser ces messieurs les constitutionnels et les saint-simoniens leurs bâtards !

Sur cette apostrophe vengeresse Barbey a saisi ses gants blancs couturés de noir. Un dernier regard à son pantalon qui fait ressortir le galbe du mollet, à sa taille bien prise dans sa redingote cintrée, à son jabot léger comme un nuage. Dans le coup d'œil qu'il échange avec son ami, il reçoit la confirmation de son éthique personnelle : pour le dandy qu'il est, paraître, c'est être.

— Ne nous y trompons pas, Maurice. C'est quand la vanité est satisfaite et qu'elle le montre qu'elle devient de la fatuité. Moi, je vois, mais je ne regarde pas. L'indifférence du dandy, c'est là sa force. Et la fierté ! Fier-à-bras ou sans bras, peu importe, mais fier ! Sortons, maintenant !

Il a coiffé un haut-de-forme aux ailes redressées, doublées de velours paille, qu'il porte légèrement de côté, sur sa tête cavalièrement dressée. Tandis qu'il ramasse sur un guéridon un mouchoir de dentelle imbibé d'essence de rose et saisit au vol sa canne en ivoire et son petit poignard italien qui ne le quitte jamais, Maurice admire son profil. Oui, pense-t-il, les femmes n'ont pas tort de s'intéresser à ce visage de conquérant désabusé, ce Lorenzaccio de Boulevard et de salon, avec son nez en bec d'aigle, ses yeux profonds, ce haut front pâle savamment ombragé de bou-

cles brunes, cet élan du corps et de la mise, cette allure romantique en diable qui fait retourner les bourgeois ébahis.

— La vie me brûlera peut-être, Maurice, mais comme la salamandre, je vis dans le feu !

Il est onze heures passées lorsque les deux amis sortent de l'Hôtel de Neustrie. Faisant halte sur le pas de la porte, Barbey hume l'air, le nez au vent. Tout le monde le remarque, il le sait, mais il feint de ne remarquer personne. De temps à autre, seulement, il dévisage effrontément une femme, pointe sa canne vers un nœud de rubans sur un chapeau ou examine la pointe noire d'une bottine. Son ami l'observe à la dérobée alors qu'il achète une rose à la bouquetière et il s'amuse de la remarque qu'il a entendue à propos de Barbey, quelques jours plus tôt : « Cet hidalgo qui regarde les gens par-dessus les têtes et les soldats par-dessus les baïonnettes... » Pas mal vu, il faut bien l'avouer. Mais Maurice sait aussi que ce boulevardier sanglé dans ses gilets à baleines et sa veste d'un goût qui n'est qu'à lui, la poitrine plastronnée à l'excès, les bras forcés dans des manches étroites, ouvertes sur le côté à la hussarde, que ce dandy quelque peu tapageur cache une âme de poète et d'écrivain, une sensibilité d'amoureux transi, une fidélité constante d'ami à toute épreuve et l'élan sans concession d'un talent qui attend son heure en rongeant son frein.

Tout en marchant d'un pas vif au milieu du trottoir, Barbey se met à discourir :

— Au Moyen Age, l'être fier et indépendant, fort de son juste orgueil et de la conscience de sa valeur, c'était le chevalier. Pendant la Renaissance, il s'est appelé l'humaniste. A l'époque des Lumières, ce fut le philosophe. Aujourd'hui, c'est le dandy. Toujours la même lutte, Maurice, contre la banalité, l'uniformité et la médiocrité perpétuellement triomphantes. C'est un combat de tous les instants. Préférer une paire de gants à un déjeuner, voilà une preuve de civilisation !

Maurice aime accompagner Jules-Amédée dans ses promenades comme dans ses diatribes. Pris par le flot des idées et des rêves qui les agitent, ils avancent avec assurance vers la gloire et la fortune qui les attendent. Qui en douterait ?

Tout en parlant, Guérin et Barbey ont obliqué dans la rue de Gramont pour regagner le Palais-Royal par la rue Sainte-Anne. Un tel instinct naturel les pousse par connivence vers le Boulevard que, même si leurs affaires, comme aujourd'hui, les appel-

lent dans la direction opposée, ils commencent toujours par y pousser une pointe. Aujourd'hui, en cette fin de mois de juillet, leurs bourses sont légères. Pas question de faire halte pour un verre de madère... En deux ans, Barbey a dilapidé la petite fortune que lui avait laissée en héritage son grand-oncle et parrain. Et le voilà réduit à échafauder des combinaisons pécuniaires, à solliciter des appuis ou des collaborations dans un journal, en attendant que la gloire littéraire salue son génie, en attendant que Paris, encore hostile ou aveugle, couronne enfin son mérite illustre, après avoir assisté à l'étalage de ses extravagances.

Gaudin de Villaine, avec lequel ils ont rendez-vous, est un aimable bon vivant, fils de famille joyeux et sympathique qui dépense sans compter les revenus de son père avant de saisir l'occasion favorable d'entrer lui-même dans les affaires. Normand comme Barbey, c'est un homme de loisir et de plaisir, marié, mais jouissant de la plus grande liberté. Il ne recule jamais devant la perspective d'un bon dîner ou d'une partie fine, n'étant pas avare de sa bourse ni jaloux de ses maîtresses. Un commensal de choix jamais ennuyeux, doublé d'un véritable ami. Mieux encore : il est toujours prêt à mettre sur pied un arrangement, à forcer une invitation, à organiser une entrevue favorable pour que l'un ou l'autre de ses amis en retire quelque bénéfice. Les plans qu'il a tramés aujourd'hui visent à assurer à Barbey l'appui et la confiance d'un administrateur de société féru de belles-lettres, un certain Arsène Lasnier, dont le frère exerce la profession d'éditeur.

Le roman que Barbey a écrit voici presque deux ans, *Germaine ou la pitié*, a rebuté jusqu'à présent tous les Mansy, Levavasseur ou Boret de la capitale. Chaque éditeur pressenti a repoussé impitoyablement cette histoire d'un noir romantisme, où la comtesse de Scudemor s'offre à l'adolescent orphelin qu'elle élève avec sa fille, avant de le marier à celle-ci, puis de mourir en mettant au monde un enfant...

Le soleil brille haut dans le ciel lorsque Guérin et Barbey débouchent dans la galerie de Montpensier par le passage Hulot. Une belle lumière d'été joue entre les colonnes et Jules-Amédée fait virevolter sa canne avec une fougue excessive. Il force son humeur pour mieux cacher son trouble. Une jeune fille à peine entrevue dans l'embrasure d'une porte, coiffée d'une capote de soie blanche avec un nœud sur le côté gauche, a soudain fait naître en

lui d'incontrôlables palpitations : sa cousine Marie avait coutume de s'arranger de la sorte. Il y a sept mois déjà que Barbey lui a fait des adieux définitifs et juré de ne plus la revoir, puisque cette liaison est sans espoir.

— La blessure trop vive aussitôt a saigné. Et le temps l'envenime au lieu de la guérir... murmure-t-il à voix basse, tandis que Maurice, sensible à la pâleur soudaine de son ami, l'entraîne plus vivement vers le lieu de leur rendez-vous.

Ouvert au Palais-Royal avant la Révolution, le café-glacier *Corazza* était devenu après l'exécution de Louis XVI le lieu d'élection des Jacobins, qui s'empressèrent d'y tramer la perte des Girondins tout en faisant honneur aux panachés et aux sorbets marasquinés, spécialité de la maison. Puis on y vit Talma et David, Barras et même Bonaparte qui, selon le mot de l'époque, « laissait en souffrance les mémoires des rafraîchissements que rendait nécessaires la chaleur de sa conversation ». Dans les années 1830, un ancien maître d'hôtel de Charles X transforma le café en restaurant tout en conservant l'enseigne. Moins coté que le *Grand Véfour* ou la maison Véry dans la galerie de Beaujolais, *Corazza* était alors fréquenté par un demi-monde d'élégantes et de gandins qui s'y plaisaient à des rendez-vous d'affaires ou de galanterie.

Il est encore trop tôt pour déjeuner lorsque Barbey et Guérin retrouvent Gaudin, qui fait aussitôt les présentations. On commande du porto et du melon glacé. Mais très vite l'entrevue tourne mal. Comme à son habitude, Barbey se montre d'une intransigeance farouche et provocante. Ce bourgeois de Lasnier a l'audace d'émettre un semblant de remarque désobligeante sur la teneur de l'intrigue à offrir en pâture au public. Il ose même, sans qu'on lui demande son avis, formuler une appréciation morale sur le comportement du héros ! Résolus au pire, Gaudin et Maurice échangent un regard, tandis que Barbey, frémissant de rage contenue, laisse son critique occasionnel terminer sa péroraison. Il articule alors d'une voix sifflante en caressant du doigt son petit verre de cristal :

— Il y a certaines gens qui ne sont pas même des vermisseaux. C'est tout simplement du vermicelle ! On les cuit dans des épigrammes, et ce sont les gens d'esprit qui fournissent le bouillon !

Le bourgeois content de lui qui sourit à Barbey ne comprend manifestement rien à cette sortie. Il laisse son regard circonspect aller de l'un à l'autre, mais Maurice et Gaudin se gardent bien d'intervenir. Alors Barbey reprend de plus belle :

— Comment peut-on parler littérature avec des commerçants ! Comment ai-je pu croire un seul instant qu'un aligneur de chiffres pouvait saisir cette règle immuable : il n'y a d'éternel dans le monde que ce qui est universel, monsieur le ratiocineur ! Je ne raconte pas un fait divers, je sors de la contingence des événements pour tenter d'entrer dans une sphère plus haute. Et je préfère l'oubli à cette lâche coquetterie de victime que vous attendez de moi !

Devant le pauvre Lasnier abasourdi et bouche bée, Barbey se lève d'un bond en brandissant sa canne. Puis il laisse ostensiblement tomber sa monnaie sur le marbre de la table :

— Le porto est pour moi ! Quant à vous, monsieur le frère de l'éditeur, un conseil : intéressez-vous donc à Ludovic de Barante et à son *Tableau de la littérature du XVIII^e^ siècle*. De l'infiniment petit dans le sec, nabot et pédant ! C'est sans risque et l'on trouve ça exquis, même en province ! Mon bon jour, messieurs !

Faisant bouffer son jabot, regardant droit devant lui, il a entraîné Maurice dans son sillage.

— La fierté, cher Barbey, c'est ce qui ne te fera jamais défaut, répond Guérin qui admire l'aplomb avec lequel son compagnon provoque les êtres, les choses et les événements en maniant le panache avec son insolence inimitable.

Les deux hommes remontent la rue Sainte-Anne en flânant sous le soleil de midi, trop préoccupés par leurs propres pensées pour prêter attention aux commerces gourmands qui, d'habitude, suscitent leurs commentaires. A peine un regard pour les gaufres du fameux Carné, les galantines de l'inestimable Prévost, les pâtes de fruits du grand Bordin ou même les eaux-de-vie et les liqueurs de l'immortel Duthé, connu pour faire venir son marasquin de Trieste et son anisette de Bologne.

— La fierté, reprend Gaudin, et puis aussi la solitude. Dans une vie ingrate, le plus beau sentiment de l'homme solitaire, c'est sa fierté.

A l'angle de la rue de Louvois, soudain, Jules-Amédée fait halte, manquant de culbuter un mitron enfariné qui va livrer ses tartelettes.

— Et l'homme est solitaire dès qu'il n'a plus vingt-cinq ans ! profère-t-il d'une voix sourde, en fixant devant lui un étalage somptueux où se mêlent les pistaches et les brignoles.

Saisissant distraitement au passage une aveline qu'il lance d'une chiquenaude dans le caniveau, il poursuit sur le même ton :

— C'est pourquoi seule l'amitié me sauvera de l'ennui et de la mort. Toi, Maurice, toi, tu me comprends. Et toujours tu me trouveras là, moi aussi, à tes côtés. Regarde ! Immobile comme un roc !

Joignant le geste à la parole, Barbey a pris posture devant le majestueux portail d'une vieille demeure orné de rocaille et de mascarons. Le sourcil froncé, le haut-de-forme crânement repoussé sur le côté, les deux mains en appui sur la canne, l'escarpin en équerre, il s'est figé en esquissant à peine un ricanement. Maurice ne peut s'empêcher de sourire à la vue de son ami statufié. Deux lingères en course s'écartent en pouffant de rire, tandis qu'un petit vendeur de chandelles regarde bouche bée cette silhouette insolite que les passants prennent pour un excentrique en mal de publicité.

— Vois-tu, Maurice, commente Barbey sans vouloir remarquer le succès de curiosité dont il est l'objet, je ne veux pas insulter à notre amitié en m'appelant borne ! Mais j'en ai l'immobilité !

Comme un paysage illuminé par le soleil après un passage de nuages, le visage de Barbey s'est transfiguré. Son ricanement crispé fait place à un malicieux sourire et son œil étincelle, plus vif que jamais.

— Allons ! Le porto de *Corazza* était bien trop sucré. J'ai soif ! Avec notre dernier écu, offrons-nous une bouteille d'Ay bien frappée !

— Rien de tel pour stimuler la pensée, réplique Guérin ragaillardi par cet entrain communicatif. Nous dînons en ville ce soir et nos viscères peuvent attendre. Mais jusque-là, Tortoni saura nous embrumer l'esprit comme il convient avec les ressources de sa cave.

C'est d'un pas paisible que les deux hommes remontent vers le Boulevard. Bien que rasséréné, Barbey laisse encore transparaître une tristesse teintée de nostalgie. Maurice sent son ami proche de la confidence, mais, sans rien lui dire, il lui presse le coude pour lui prouver sa présence attentive. Encouragé, Jules-Amédée se livre :

— Et si ma place n'était pas ici, Maurice ? Chaque fois, c'est toujours le même dilemme. Plus méprisant je suis de ce que Paris peut m'offrir et plus résolu je suis à m'en emparer, et plus me

vient l'envie de repartir en Normandie pour y rester à jamais. Connais-tu les grèves de Portbail ? A l'heure de la marée, tout en oscillations, en frissonnements et en lames lumineuses ? Ah ! Avancer à cheval dans le flot qui vous envoie sa poussière d'eau jusque dans les narines et rester là, dans le génie du vent...

II
L'enfant du bocage

Novembre en Cotentin. Un vent glacé souffle par bourrasques dans la grand-rue de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en plein cœur de la presqu'île. Au nord, c'est la Hague avec ses rochers de granit giflés par la tempête. A l'ouest, c'est la mer encore, qui étend ses flots gris le long d'une ligne sinueuse brouillée par le crachin. A l'est, la mer à nouveau, qui pousse sa houle glauque dans la baie des Veys. La pluie tombe depuis le matin, fine et pressée, et les plaintes têtues du vent annoncent de l'eau pour le reste de la journée.

Le Cotentin est un quadrilatère dont les pointes touchent à Lessay et sa lande roussâtre trouée d'étangs noirs, à Auderville accroché aux escarpements du nez de Jobourg semé d'ajoncs couleur de bronze, au petit port de Barfleur dans le verdoyant Val de Saire et au gros marché de Carentan, à la lisière des marais du Sud. A l'intérieur des terres, Saint-Sauveur-le-Vicomte fait le gros dos contre la mauvaise saison, cerné par les herbages où la terre est gorgée d'eau.

En cette année 1808 où l'Empire, gagné par les ambitions monarchiques, connaît ses derniers grands jours, en ce mois de novembre où la malheureuse campagne d'Espagne s'achève sans gloire, le Cotentin entame un hiver noir et triste, à l'autre bout de l'Europe. On y vit encore comme sous l'Ancien Régime, on y travaille la terre, on y administre ses biens sans chercher à plaire au pouvoir ou à en tirer profit, et l'on regarde d'un œil méfiant les « horsains », ceux du dehors, ceux du reste du pays. Les souvenirs de la chouannerie demeurent vivaces derrière les haies du bocage.

— Bianch' mé et né Jerry, ch'est d'la pluie à piens poûnis, a grogné le maréchal-ferrant en revenant à la nuit tombée des hauteurs de Taillepied, d'où l'on aperçoit la mer et l'île de Jersey.

Oui, comme dit le dicton familier des gens d'ici, « Blanche mer et noir Jersey, c'est de la pluie à pleins paniers ». C'est la saison où la nuit descend déjà au milieu de l'après-midi. Alors des petites lumières jaunes s'allument dans les fermes éparses et les pommiers, dans les champs, ressemblent à de vieux fagots emmêlés. A Saint-Sauveur, au bout de la longue rue droite qui part de la place aux Herbes, longe l'enclos de l'église et ses deux gros ifs, puis mène vers la route de Portbail, seule la forge du maréchal-ferrant rougeoie faiblement dans le crépuscule glacé. A l'autre extrémité du bourg, le vieux donjon du château, cerné de ses contreforts où Néel II tint tête à Guillaume le Bâtard, profile ses hauteurs fantomatiques sur l'escarpement qui domine la Douve, dont les eaux grossies noient des escadrons de roseaux pourrissants.

Une société de hobereaux et de notables, de fermiers et de bouviers mène une existence tranquille et bonhomme sur ce promontoire de Basse-Normandie enfoncé dans la mer. Le sens de la terre, l'âpreté au gain et une certaine fierté de demi-insulaires animent ces descendants de Vikings aux vertus patientes et fortes, qui professent un attachement traditionnel à la monarchie et à l'Eglise, en restant par la force des choses à l'écart des mouvements du siècle. Valognes l'aristocratique, plus encore que Saint-Sauveur dont quelques lieues seulement la séparent, continue de vivre dans le souvenir de ses hautaines splendeurs, à l'époque où plus de vingt salons, dans les vieux hôtels de la noblesse de sang, s'ouvraient à tous les gentilshommes de la région, à l'époque où les grands dîners rivalisaient avec ceux de Versailles, tant par la perfection de la chère que par l'éclat de l'esprit et le respect des bonnes manières.

En ce soir du 2 novembre 1808, jour des Morts, Ernestine Barbey est allée jouer au whist, selon son habitude du premier mardi du mois, chez son parent le chevalier Lefebvre de Montressel. Elle est presque au terme de sa grossesse, mais nulle émotion excessive ne l'affecte. Quand on est née Ango, de l'une des plus vieilles familles du Cotentin, une circonstance aussi convenue que la mise au monde d'un enfant n'est pas un événement de nature à changer les rites établis. C'est son premier-né. Elle compte bien donner un héritier à son époux, Théophile Barbey, un homme de

modeste noblesse, propriétaire terrien marié sur le tard, plus soucieux de ressasser ses aigreurs contre l'Usurpateur que d'administrer ses biens avec profit.

En franchissant le seuil du logis de son cousin — le parrain de l'enfant à venir, un homme élégant et courtois que la mort de sa femme a laissé inconsolable —, Ernestine a ressenti une légère douleur, vite oubliée dans le vestibule accueillant où l'on entend déjà crépiter les bûches d'une flambée, tandis que la haute horloge au balancier de cuivre sonne sept coups au pied de l'escalier. Ses partenaires habituels sont déjà arrivés. Il y a l'abbé Mortain, un homme grand et sec, dont le long nez osseux et les traits d'esprit ont laissé des souvenirs à Londres depuis l'Emigration. Il a rapporté de chez les insulaires quelques goûts étranges, comme cette habitude de faire infuser des petites feuilles rousses dans de l'eau chaude, qu'il boit ensuite à gorgées rapides.

Outre le chevalier lui-même qui s'empresse affectueusement auprès de sa cousine, il y a aussi la vieille demoiselle de Gruchy, savante en l'art du commérage, confidente de tous les secrets de famille et dont les conseils sont distribués à bon escient. C'est une amie intime de la belle-mère d'Ernestine, Jacqueline de La Blairie, une enragée au jeu, elle aussi, qui a gaspillé dans sa jeunesse plus d'un million en folies et presque ruiné la famille par ses dettes, mais qui joue désormais les douairières avec un aplomb patricien. «Une femme de sens qui a eu des sens», dit d'elle l'abbé avec beaucoup de déférence.

Débarrassée de sa grande houppelande verte brodée de noir qu'elle avait jetée sur sa robe de velours brun à mantelet, Ernestine a pris place le dos contre le feu dans un haut fauteuil en vieille tapisserie de Beauvais, refusant de penser aux vagues élancements qui la traversent de temps en temps. Le jeu s'engage, ponctué par le bruit des bûches qui s'effondrent régulièrement, par les nouvelles du jour que mademoiselle de Gruchy commente d'une voix haut perchée et par les murmures d'assentiment que glisse Montressel, tandis que l'abbé toussote machinalement chaque fois qu'il ramasse ses cartes. Il règne une atmosphère d'indolence mesurée où chaque chose est à sa place, comme les lambris en grisaille et les hauts pots de faïence sur la cheminée en marbre de Coutances, les encoignures à petits pieds galbés et les tentures un peu fanées.

Théophile Barbey n'accompagne pas sa femme lorsqu'elle va

jouer au whist, secrètement heureux de se rencogner dans sa morosité, à tourner dans sa tête ses ambitions déçues et ses espoirs de connaître bientôt le retour de la monarchie. Ernestine l'a laissé dans son grand fauteuil de cuir à oreillettes, le bout des bottes contre le seuil de l'âtre, un cruchon de calvados à portée de main, sous le grand portrait de l'aïeul Louis Ango. Lieutenant-général du bailliage de Saint-Sauveur, sombre feudataire à la prestance souveraine, celui-ci était né à Versailles et laissait volontiers dire que du sang bourbonien coulait dans ses veines...

Ernestine Barbey se tient très droite et distribue les cartes d'un geste prompt. Grande et belle, brune au teint lumineux, d'esprit vif et ouvert, elle se plaît à croire qu'elle est l'âme de la vie mondaine de Saint-Sauveur. Les modes de Paris, dans les mesures très limitées que lui permettent les ressources locales, elle les suit et même parfois elle les lance. Les livres nouveaux, même si son époux hausse les épaules en persiflant sur le mauvais esprit du temps, elle les lit et les conseille. Les potins de la petite société cotentinoise, de Carentan à Valognes et de Cherbourg à Saint-Lô, elle en est friande, et les rêveries qui l'accaparent, dans le jardin d'agrément dont elle s'occupe avec constance, lui donnent la conviction qu'elle mène une existence intéressante.

Depuis quelques instants, Mathilde Ponthet d'Ouilly, l'une de ses meilleures amies, est venue rejoindre les joueurs de cartes. Elle habite avec ses deux jeunes frères le manoir voisin d'Olonde, où elle aime à jouer les châtelaines mystérieuses. Avec ses torsades de cheveux blonds, ses prunelles bleu-vert et son teint rose semé de taches de son, elle respire une bonté que traduisent les gestes d'affection dont elle entoure Ernestine, laquelle ne semble guère se préoccuper de son état. Une servante aux grandes mains rouges vient d'apporter des tasses de citronnade chaude pour les dames et le flacon de porto du chevalier, tandis que l'abbé ouvre avec précaution sa boîte à thé. Tout à coup, les choses se précipitent. Alors que les bourrasques de vent redoublent d'intensité dans un ciel noir fortifié de nuées, une porte claque furieusement dans la maison et Ernestine pousse un cri aigu. La demie de huit heures vient de sonner, et la tourmente résonne lugubrement dans les cheminées.

— Je crains de ne pas avoir le temps..., commence-t-elle précipitamment en se mordant la lèvre tout en saisissant la main de Mathilde qui l'empêche de se lever.

De toute évidence, la jeune femme ne pourra pas regagner son logis, éloigné d'une centaine de mètres seulement. Il faut improviser sur place. Sur un signe autoritaire de la vieille demoiselle, la gouvernante du chevalier, timide comme une souris, a rameuté les deux servantes. On fait chauffer de grandes bassines d'eau chaude et l'on déploie des linges devant le feu, tandis qu'un valet part en courant sous la pluie glacée, pour prévenir Théophile que sa femme est en train d'accoucher. Celle-ci n'a pas même le temps de monter dans une chambre de l'étage et l'on dresse au plus vite un lit au rez-de-chaussée, dans un petit salon presque vide dont les épais rideaux bleu passé exhalent une humidité de tombeau.

L'enfant se présente déjà. Cris étouffés, gémissements et va-et-vient précipité entre la cuisine et le salon. Pendant ce temps, l'abbé et le chevalier sont restés debout près de la grande cheminée, aspirant consciencieusement de longues prises de tabac, apparemment absorbés par une conversation captivante.

Puis c'est le silence. Même le vent semble être tombé d'un coup. Ernestine, le souffle court, abandonne sa main moite dans celle de son amie qui lui caresse le front. Tout s'est passé tellement vite que le nouveau-né, un instant négligé au moment où la servante l'a déposé au creux d'un oreiller pour aller chercher des linges propres, manque de périr étouffé. C'est juste à cet instant que Mathilde s'aperçoit que le cordon n'est pas encore noué...

Mais c'est un garçon bien bâti, parfaitement constitué et en excellente santé qui pousse de vigoureux hurlements quand on le présente à son père. Ce Normand aux vieilles origines paysannes, à qui la récente noblesse de robe fait entrevoir les obligations de classe qu'il inculquera à ce premier-né, affiche une satisfaction mesurée et sans débordements sentimentaux. Un jour, bien plus tard, Jules-Amédée se plaira à dire non sans délectation qu'il est venu au monde par un hiver sombre et glacé, « le jour des soupirs et des larmes ».

— Fasse le ciel que ce jour ne répande pas son influence mauvaise sur la vie et la pensée de cet enfant, murmure la vieille demoiselle de Gruchy...

Elle est remontée frileusement dans sa voiture bâchée de noir, qui s'ébranle en grinçant sous la conduite de son valet taciturne, pour remonter vers la place du Château où son logis l'attend.

*
* *

Jules-Amédée a six ans. Léon, son cadet de dix mois, partage souvent ses jeux et ses curiosités, même s'il est moins hardi et effronté que son aîné. Le petit Edouard-Théophile reste dans les jupes de sa mère et le dernier-né, Ernest-Louis, est encore au berceau. L'aîné des Barbey passe peu de temps dans sa chambre, une grande pièce trop froide dont les poutres et les lambris l'oppressent. Il préfère de beaucoup aller jouer avec les gamins de son âge, partout où il trouve porte ouverte. On voisine beaucoup, entre parents et amis, entre cousins et fermiers, et il se glisse parmi les grandes personnes, prêtant l'oreille à leurs conversations ou à leurs récits sans qu'on le remarque.

Mais c'est avec Jeanne Roussel, l'une des servantes qui l'a vu naître, qu'il passe le plus clair de son temps. Depuis qu'il sait marcher, depuis qu'il sait parler, il la suit, il la harcèle de questions et il écoute, les yeux grands ouverts, les improbables récits de sorciers et de fées, les légendes qui courent de la mer à la lande et les superstitions étranges qui tissent la trame d'un quotidien où le surnaturel prend facilement le dessus. Dans ce vieux patois normand encore chargé de mots scandinaves dont elle apprend les rudiments à l'enfant, la vieille femme pieuse et naïve, solide à l'ouvrage et dévouée à ses maîtres, mêle de toute bonne foi l'anecdote de la veille ou le fait divers du jour aux fables des temps les plus anciens. Elle possède un répertoire inépuisable de chansons et de proverbes, de maximes et de rondes qu'elle fredonne à mi-voix, ou bien elle lance soudain d'un air narquois, en donnant une bourrade au gamin quand il passe à sa portée :

— *Si les rats et les souris t'avaient mouëgié,*
J'n'airions pas eu la pein' d'allaë t'trachié...

C'est l'une de ses formules favorites pour accueillir le petit Jules quand il vient réclamer une écuelle de bouillie ou une part de fallue, cette grosse brioche toute grasse de beurre dont il se gave sans retenue, alors que sa mère brode un motif de violettes en rêvant dans l'embrasure d'une fenêtre et que son père feuillette en bougonnant quelque paperasse de famille. Lorsque sa grand-mère La Blairie est trop fatiguée pour lui raconter ses exploits de jeunesse, les aventures héroïques des nobles pourchassés par les Bleus et des prêtres traqués pour leur foi, des demeures fouillées de la cave au grenier et des fils de famille qui vengent leur père assassiné ou leur sœur déshonorée, Jules-Amédée fait irruption dans la cuisine où il sait trouver Jeanne. Jeanne et ses pommettes

couperosées, son odeur de farine et de linge frais, Jeanne et ses mains rugueuses et chaudes, Jeanne et ses yeux de porcelaine qui comprennent tout sans qu'il soit besoin de rien dire.

— Quand on voudra d'la graine de niais, c'est pas chez lui qu'il faudra aller chercher, remarque Adélaïde.

La seconde servante, plus jeune que Jeanne, est aussi dévouée qu'elle et presque aussi férue en vieilles légendes et en « diries ». La « mâle herbe de l'égarement » où se perdent les voyageurs solitaires qui risquent de rencontrer les dames blanches aux si longues dents... Les « milloraines » qui sautent sur la croupe de votre cheval à la nuit tombée et vous mordent dans le cou... Le moine de Saire, reconnaissable à son capuchon blanc, qui a vendu son âme au diable... Marie Bucaille, celle de L'Etang-Bertrand, la sorcière, qui fut passée par les verges et eut la langue brûlée au fer rouge avant d'être pendue... Les lutins et les goublins, les chiens et les lièvres qui parlent la nuit... La messe du revenant de Gréville et l'histoire de la Blanche Caroline ensablée vivante sur la grève...

Jeanne est occupée à éplucher des poireaux pour la soupe.

— Nane ! Raconte-moi le Criard... réclame Jules-Amédée.

Jeanne échange un regard avec Adélaïde qui prépare la farce d'une volaille.

— Qui est-ce qui monte au ciel sans ailes et sans échelle ? lance alors celle-ci d'une voix aiguë.

C'est leur jeu rituel de devinettes, auquel le gamin se prête avec fièvre, les yeux brillants et le souffle court.

— La fumée ! crie-t-il.

— Qui est-ce qui entre partout sans demander la permission ?

— Le vent !

— Qu'est-ce qui montre les dents quand on entre dans la cuisine ?

— La crémaillère !

Hors d'haleine, l'enfant s'est affalé sur un banc, puis il se jette avidement sur un bol de lait caillé que Jeanne lui a posé sous le nez. Mais soudain il se redresse, impatient :

— Nane ! Le Criard !

Jeanne s'essuie lentement les mains dans un grand torchon à carreaux. Son regard bleu presque transparent fixe l'âtre. C'est la fin de l'été. Par la fenêtre entrouverte, on voit le mur du jardin couvert de poiriers en espaliers et le soleil du soir empourpre les roses trémières.

— L'hiver prochain sera rude. La veille des tempêtes, sur le rivage de la mer, le Criard reviendra. Personne n'a jamais vu son visage. Il est enveloppé dans un grand manteau brun et il monte un cheval noir, à tous crins, hurlant des cris sinistres entre les rochers...

Tout en faisant tourner sa volaille qu'elle tient habilement juste au-dessus du feu pour la flamber, Adélaïde a pris le temps de faire le signe de croix en fronçant les sourcils. Autant elle aime les histoires de fées qui parlent avec les grenouilles et chantent la nuit auprès des chaumières : « Prêtez-nous vos timons, vos timons. Vos charrues, comme elles iront... », autant elle redoute cet effrayant Criard. Mais Jeanne a déjà repris :

— Ni sables mouvants, ni varech mouillé, ni force d'eau, ni pics de rocher ne peuvent l'arrêter. Et les fers du cheval, rougis par les forges de l'enfer, ne s'éteignent pas dans l'eau qui grésille et qui fume, longtemps encore après que le Criard est passé. Dans les jours qui suivent, un grand malheur arrive...

Ce soir-là, quand l'enfant est monté se coucher, il est resté longtemps pensif et dolent, le front appuyé contre la vitre de la petite fenêtre de la tourelle qui donne sur les marais. Leur odeur venait jusqu'à lui, mêlée à celle des reines-des-prés. Un brouillard un peu roux noyait le vallon, dissimulant les vaches qui restaient immobiles, presque figées dans l'ombre. Et seules leurs cornes, fantomatiques, en trouaient la ouate obscure et mouvante. Il est de ces histoires, de ces images, de ces impressions visuelles qui, amassées dès l'enfance, enfouies dans la mémoire, renaissent un jour, pour nourrir la matière d'un récit, d'un poème, d'un roman, dont personne ne sait retrouver la lointaine et secrète genèse...

* *
* *

L'année où Jules-Amédée a eu huit ans, son père a tenté d'obtenir pour lui une place dans une école militaire. Le retour définitif de Louis XVIII, l'année précédente, après l'ultime sursaut impérial des Cent Jours, lui avait laissé espérer quelque faveur. Mais les Bourbons, dans une ingratitude insigne que le père Barbey n'osait imaginer, n'ont pas daigné répondre. A la quatrième demande formulée avec un mélange de déférence et de confiance assurée, toujours soldée par la même fin de non-recevoir, Théo-

phile, ulcéré, s'est enfermé dans un royalisme boudeur, plus ultra que jamais, et il a fait jurer à toute sa maisonnée de ne plus jamais rien avoir à faire avec ce régime de grands bourgeois parvenus.

— De la part d'un Jacobin juste capable de signer une charte constitutionnelle, que pouvait-on attendre d'autre ! s'est-il exclamé en prenant sa mère à témoin.

— Vous êtes le modèle du devoir obscurément accompli et votre aîné connaît déjà la valeur de la tradition, a répondu la vieille madame La Blairie, dont le mince visage ridé prend des transparences de cire, alors que sa voix reste étonnamment timbrée. Trouvez-lui un bon précepteur qui se chargera de lui et de ses frères, puis envoyez-le au collège de Valognes. Son oncle Pontas du Méril le prendra volontiers chez lui.

— N'en parlons plus ! D'ailleurs, Jules-Amédée fera son droit, conclut le père Barbey avant de replonger son nez dans *la Quotidienne*, traçant dans son esprit une voie toute réglée et sans histoires pour ce fils dont il méconnaît tout.

En attendant, quand celui-ci ne rôde pas sous les lambris Louis XV des demeures de la famille à écouter les conversations, entre deux leçons de latin que lui inculque l'abbé de Percy, quand il ne se plonge pas, avec son frère Léon, dans la lecture d'un roman de son cher Walter Scott, quand il ne rêvasse pas devant l'âtre, dans la cuisine, allongé au milieu des chiens qui reçoivent presque sans broncher des gerbes d'étincelles dans leur poil mouillé, alors il joue les chefs de bande.

Les expéditions à travers les herbages et les marais, à la tête d'une troupe de galopins qui le reconnaissent comme leur maître de droit et de fait, les retraites connues d'eux seuls au fond des « chasses » herbues, ces tunnels de verdure humide même en plein été, qui tracent des chemins creux entre les champs cernés de doubles haies, les randonnées à travers bois et jusqu'aux dunes du bord de mer, tout cela lui infuse un amour violent et viscéral de la nature et du grand air, de la terre et des vents, du ciel et des arbres, de l'herbe et de la pluie. L'odeur du varech en tas ou de la terre noire du marais, celle du bois brûlé quand travaillent les charbonniers, celle des pommes écrasées sur les lits de roseaux dans le pressoir, quand on fait le cidre, ou celle des haies de buis qui clôturent le jardin, qu'il caresse toujours avec le même geste comme de gros monstres assoupis, quand il revient furtivement à la nuit tombée : tout lui est source de plaisir, réponse

à ses curiosités. Comme de poser sa paume sur la croupe d'un cheval, de lamper la goutte de calvados, de suivre du doigt le tracé délicat des camées de sa grand-mère ou les dessins de la tapisserie sur les fauteuils du grand salon.

Mais d'autres curiosités le ramènent souvent à la rencontre d'étranges personnages solitaires qui, vingt ans plus tôt à peine, étaient les héros d'une grande épopée. Vieux chouans redevenus braconniers ou mendiants, charbonniers ou contrebandiers, ils crachent de mépris dans le dos des honnêtes gens et des « gagneux » sûrs de leurs droits. Ils préfèrent la misère plutôt que d'aliéner une parcelle de leur précieuse liberté, qu'ils aient été d'authentiques défenseurs de la croix et de la fleur de lys, ou simples brigands de grands chemins récupérés un temps par les hasards de la guerre civile. Aujourd'hui, qu'importe, surtout aux yeux d'un enfant : la légende se charge d'enjoliver comme il faut leurs secrets et leurs confidences grommelées à demi-mot. Un frémissement instinctif parcourt le jeune garçon quand il les aborde, le même qu'il éprouve en retrouvant *Quentin Durward* ou *Ivanhoé*. Un jour qu'il accompagne son père chez l'un de ses fermiers, de l'autre côté du marais de la Sangsurière, il se trouve nez à nez avec un gueux estropié au regard plein de connivence, qui prétend avoir fait le coup de feu avec la vieille demoiselle de Gruchy elle-même. Vieillard décrépit, il a connu le chevalier Des Touches, aussi fameux dans le Valognais que monsieur de Charette en Vendée, puis il s'est fait détrousseur de diligences sous le Directoire, et aujourd'hui il dispute aux chiens leur pâtée. Il ne se passe pas de semaine que Jules ne vienne le voir pour apprendre de sa bouche les secrets des plantes et des animaux, les signes dans le ciel, les pièges de la nature et ceux des hommes. On dit de lui qu'il voit sept lieues à travers les brumes et qu'il sait guérir des morsures de vipère.

— Garde-toi bien des illusions, mon p'tit gars, souffle-t-il souvent sans que le garçon comprenne vraiment ce qu'il veut dire.

Car celui-ci le harcèle toujours sur le même sujet.

— Dis, vieux Jacquelin, réclame le garçon. Raconte-moi la traque du chevalier...

Et le vieil homme de conter, pour la centième fois peut-être, les aventures de « la Guêpe », comme on appelait Des Touches du temps de la guerre contre les Bleus, le héros insaisissable et invisible, provocant et moqueur, qui passait et repassait de Nor-

mandie en Angleterre, ce « charmeur de vagues » qui débarquait à l'improviste pour dépister les espions, rassemblait ses troupes et exaspérait ses ennemis.

— Il caressait le danger comme une femme caresse sa chimère, murmure le vieux bonhomme. Un jour, au cabaret de la Faux, entre Avranches et Granville, il s'est battu seul contre une bande de républicains, barricadé dans le grenier, et après avoir tiré toute la nuit par les lucarnes et mis à terre une soixantaine de Bleus, il a disparu à l'aube, par le toit... Comme avec des ailes dans le dos et sur la langue du trèfle à quatre feuilles !

— Mais qui l'a pris ? s'exaspère l'enfant.

— Il a fallu qu'il y ait de la trahison, gronde le vieux. Allez, va-t'en, va ! Un jour, tu sauras le secret de l'expédition des Douze qui l'a délivré du donjon d'Avranches.

Et Jules amasse dans sa mémoire d'inestimables trésors. Mais il n'a pas comme héros que des fantômes ou des personnages de roman. Il n'écoute pas seulement les vieilles gens à la veillée près de l'âtre. Son oncle, Jean-Frédéric Barbey d'Aurevilly, le frère aîné de son père, est un modèle autrement plus vivant. Aussi beau que fort, aussi éloquent que courageux, un véritable aigle à côté de son hibou de frère, il éblouit littéralement son jeune neveu. Celui-ci le croit doué de tous les dons du ciel et de l'enfer, tout en lui attribuant les vertus mythologiques des demi-dieux de l'Antiquité dont l'abbé de Percy lui fait déchiffrer les exploits dans Virgile. Fortuné aux jeux de l'amour et du hasard, cet Hercule normand a d'abord tenu à distance l'admiration passionnée de son neveu, mais il a rapidement soupçonné en lui un être de son espèce, destiné à mener sa barque à sa guise et selon son idée. Alors une sorte de connivence s'est établie entre le grand gaillard blond au regard bleu sombre, au teint fouetté comme celui d'un Anglais, fièrement campé sur ses jambes et capable de colères monstrueuses comme de gestes d'attention touchants, et le jeune Jules à l'œil perçant, dont la bouche gourmande et les mains promptes traduisent un bel appétit de vivre.

Bouvier et agriculteur, l'oncle Jean-Frédéric aime à conduire parfois lui-même la charrue avec ses mains de gentilhomme, aussi habiles à découper la dinde ou le gigot, ou bien à faire frémir de passion l'une de ses innombrables conquêtes, fille de ferme ou héritière d'un château voisin.

« Saoul à déconnaître ses terres », dit-on de lui quand il a trop

bu. Et il faut savoir boire à sa table, sous peine de recevoir de grands coups de lame de couteau sur les cuisses quand on est assis à sa portée. Grand dîneur invité chez tous les châtelains des alentours, il affecte la coquetterie d'emmener parfois son neveu avec lui. Volontiers mécréant ou affichant de l'être, il abreuve de sarcasmes le bon abbé de Percy, pieusement attaché à l'éducation des quatre frères, puis remplit largement de bourgogne le verre de Jules :

— Voilà bien la seule pourpre que tu auras jamais à connaître ! lance-t-il en clignant de l'œil.

Ce « liquoux » de haute renommée — c'est ainsi qu'on appelle un gourmet en Cotentin — apprend à son neveu les usages de la table. On n'accepte pas d'un plat du premier coup, mais on attend toujours la chaude insistance de celui qui l'offre, pour mieux l'obliger, et l'on prend soin de ne pas « soulager » complètement son assiette, car un bon reste est témoin que l'amphitryon a été prévoyant et que tout son monde est repu...

Un soir d'hiver où l'oncle et le neveu reviennent d'un dîner chez le baron de Fierdrap, un vieux hobereau solitaire et original que sa passion de la pêche entraîne dans d'interminables tournées à travers le bocage, Jean-Frédéric lui dévoile d'étranges choses sur les liens redoutables et plus forts que la mort qui peuvent lier deux êtres, un homme et une femme.

— Toi aussi, elles te tiendront par la peau... murmure-t-il en observant le jeune garçon dont il devine l'impatience de vivre.

Si ce Rob Roy du Cotentin sait dompter des chevaux enragés qu'il monte à cru en hurlant des cris gutturaux, il ne peut donner à Jules le complément d'instruction que celui-ci va bientôt trouver chez un autre de ses oncles, le docteur Jean-Louis Pontas du Méril, maire de Valognes, qui prend son neveu chez lui comme pensionnaire.

*
* *

L'air et les manières de la vie brillante d'autrefois restent malgré tout présents dans le Valognes des années 1820. Jusqu'à la révolution de 1830, cette capitale de la noblesse du Cotentin, l'une des sociétés les plus fermées de toute la province, célèbre en France pour ses prétentions à rivaliser de bon ton et d'allure

avec la cour du roi, retentira des éclats et de la suffisance hautaine d'une aristocratie nombreuse, qui croit pouvoir perpétuer, dans ses hôtels d'une élégance distante, avec leurs balcons en fer forgé, leurs belles galeries et leurs jardins en terrasse, sur la place des Capucins ou dans la rue de l'Officialité, les réceptions et les intrigues, les plaisirs et les élégances du temps de la douceur de vivre.

Disciple avoué des philosophes éclairés, franc-maçon notoire et libre penseur convaincu, Pontas du Méril a récupéré des biens d'Eglise sous la Révolution et s'est imposé à toute la ville par sa science médicale et son dévouement. Esprit hardi et vigoureux, médecin de toutes les bonnes familles et dépositaire de plus d'un secret, vénéré par les uns et redouté par les autres, il a la plaisanterie légèrement sacrilège.

— Aristocrates dévots et bégueules ! lance-t-il parfois en rentrant chez lui s'il revient d'une maison où il n'est pas en odeur de sainteté. Ils me mettraient volontiers à la porte de leurs hôtels, s'ils n'écoutaient que leurs antipathies. Mais à choisir entre moi et l'extrême-onction, ils me prennent encore de préférence aux saintes huiles !

Carré, robuste et noueux comme son nom, le regard pénétrant et sardonique, avec ses gants de daim et ses bottes de cavalier, il n'a pas le profil habituel des médecins cravatés de blanc. Observateur impitoyable des faiblesses de ses semblables, il ne joue pas les misanthropes vertueux, mais, enclin au cynisme et irrespectueux par nature, il frappe aussitôt le jeune Barbey par son tranquille mépris des hommes et la conscience très nette de sa supériorité.

— Vois-tu, Jules-Amédée, lui dit-il le soir même où celui-ci vient le saluer à son arrivée, on peut mépriser l'homme aussi tranquillement qu'on prend une prise de tabac ! Et même avec autant de plaisir !

En disant ces mots, le docteur a échangé un regard avec son fils, Edelestand, l'aîné de Jules de sept ans, déjà très érudit, mais tout prêt à se prendre d'une grande amitié pour son jeune cousin. C'est une vie nouvelle qui commence, un vrai tourbillon de libres propos, de boutades et de conversations brillantes. Outre les leçons d'une éducation classique et latine, outre les lectures de toutes sortes qu'il prend d'autant plus de plaisir et d'enthousiasme à absorber qu'elles ne sont ni dictées par un souci de péda-